

Voyages dans le temps

Noël Audet, *La Terre promise, Remember/Montréal, Québec/Amérique*, 1998, 360 p.

Maxime-Olivier Moutier, *Marie-Hélène au mois de mars*, Montréal, Triptyque, 1998, 166 p.

Ying Chen, *Immobile*, Montréal, Boréal, 1998, 156 p.

André Brochu

Numéro 93, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37823ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

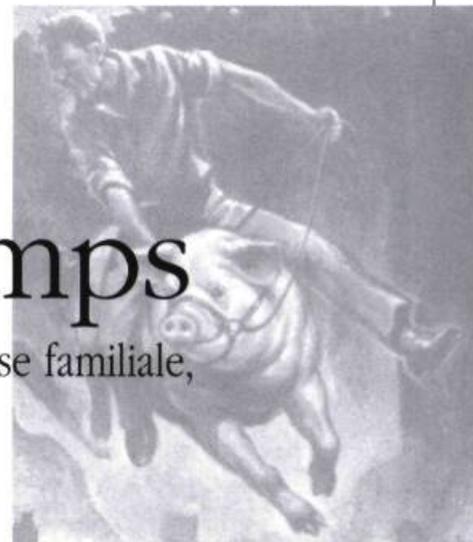
Brochu, A. (1999). Compte rendu de [Voyages dans le temps / Noël Audet, *La Terre promise*, Remember/Montréal, Québec/Amérique, 1998, 360 p. / Maxime-Olivier Moutier, *Marie-Hélène au mois de mars*, Montréal, Triptyque, 1998, 166 p. / Ying Chen, *Immobile*, Montréal, Boréal, 1998, 156 p.] *Lettres québécoises*, (93), 24–25.

Noël Audet, *La Terre promise, Remember !* Montréal, Québec/Amérique, 1998, 360 p., 22,95 \$.
 Maxime-Olivier Moutier, *Marie-Hélène au mois de mars*, Montréal, Triptyque, 1998, 166 p., 17 \$.
 Ying Chen, *Immobile*, Montréal, Boréal, 1998, 156 p., 18,50 \$.

Voyages dans le temps

Pour fuir le présent problématique : le passé national, la névrose familiale, la vie antérieure — problématiques aussi !

ROMAN
 André Brochu



À UNE ÉPOQUE OÙ L'INTELLECTUEL QUÉBÉCOIS donne volontiers dans la mondialisation sur le plan idéologique et brûle, une fois de plus, ce qu'il avait adoré, en l'occurrence l'identité personnelle et collective, il est rafraîchissant de voir un remarquable écrivain réinventer le discours sur le pays, en l'inscrivant solidement dans le cadre de la fiction, donc de l'imaginaire, mais sans sacrifier la dimension de méditation qui est, disait Kundera, un acquis essentiel du roman du xx^e siècle¹.

Une fable souveraine

Noël Audet, dans *La Terre promise, Remember !*, aborde un vaste sujet, comme il le fait dans la plupart de ses livres — *L'ombre de l'épervier*² racontait la Gaspésie à travers l'histoire d'une famille ; *L'eau blanche*³ évoquait l'épopée des constructeurs de barrages ; *Frontières ou Tableaux d'Amérique*⁴ esquissait le roman de tout un continent à travers des figures finement homologuées. Dans son dernier ouvrage, Noël Audet reprend la formule d'un roman collectif, dont le personnage est en quelque sorte communautaire et diachronique puisque c'est la famille Doucet, depuis le premier Doucet établi à l'île d'Orléans au xvii^e siècle jusqu'à ses descendants actuels, qui anime la trame narrative.

Un tel sujet comporte les risques qu'on imagine, de régression vers une forme dépassée de nationalisme. La question du pays, pourtant, est éminemment actuelle, malgré tous les refoulements auxquels certains esprits la vouent. Pour la traiter de façon adéquate, Noël Audet recourt à la fantaisie carnavalesque et, par là, à une ironie transcendante, qui lui permet de dominer son sujet sans nullement le sacrifier sur l'autel de la dérision. La formule qu'il a conçue est d'une remarquable efficacité.

C'est à dos de cochon volant (la truculente bête s'appelle *Remember*) qu'Emmanuel Doucet, le narrateur et le témoin de tous les moments racontés, accomplit son voyage dans le temps. Et ici, la nature d'écrivain d'Audet se manifeste par la richesse de l'intertexte auquel renvoie son invention. *Remember*, c'est bien sûr le *Je me souviens* qui est la devise du Québec. Mais ce cochon volant est un avatar (explicite) de la chasse-galerie des contes et légendes d'autrefois. D'autre part, il forme avec Emmanuel un couple qui rappelle à l'occasion Don Quichotte et Sancho Pança. On pense aussi à saint Antoine et à son cochon, dans *La tentation de saint Antoine*, de Flaubert. Et puis, ce cochon est un rimailleur hors pair et n'est pas sans réveiller l'écho, de ce fait, du discours versifié de *La fille de Christophe Colomb*, de Réjean Ducharme. Par ailleurs, la formule de la fantaisie historique a déjà été mise en œuvre par Ernest Myrand dans un des plus beaux livres de prose du xix^e siècle québécois, *Une fête de Noël sous Jacques Cartier*. Le cochon est aussi un avatar « naturel » de la machine à explorer le temps, de H. G. Wells, et la fécondité qu'il symbolise ne va pas sans couinement connotatif du côté de ces truies canadiennes-françaises, stigmatisées par Mordecai Richler...

Un autre élément de l'intertexte serait la théorie de l'éternel retour, de Nietzsche, puisque c'est une même famille, nombreuse et animée par le rêve de l'Amérique, à travers une Nouvelle-France puis un Canada français puis un Québec de plus en plus incertains, qui rejoue le drame du rêve et de la défaite, à des époques successives. L'auteur pose, avec lucidité et passion, la question du peuple québécois, et se défend d'y apporter une réponse trop facile ; mais la situation politique apparaît avec toute sa complexité et, par la vertu de l'écriture, notamment de cette gouaille bien particulière à Noël Audet et qui sert avec précision la gravité du propos sous-jacent, devient un grand morceau de littérature.

La vraie vie écrite

Au fil des époques, le roman oscille régulièrement entre fiction et vérité. Le roman existentialiste était souvent un témoignage subjectif, à peine transposé ; le roman formaliste, au contraire, évacuait autant que possible le vécu et l'humain. On revient aujourd'hui à une forme de fiction profondément enracinée dans l'autobiographie. C'est le cas du



Noël Audet



Maxime-Olivier Moutier



« roman d'amour » de Maxime-Olivier Moutier, *Marie-Hélène au mois de mars*, qui réalise tout à fait ce que l'on a appelé le pacte autobiographique : identité des noms de l'auteur, du narrateur et du personnage.

Mais il s'agit bien de roman, car l'écriture y est souveraine. C'est elle qui, malgré toutes les allures de la véridicité documentaire, attestée par la note préliminaire de l'auteur, nous met en présence d'une histoire exemplaire, qui résonne bien au delà de la plainte individuelle.

C'est l'histoire d'un suicide raté. Interné dans l'aile psychiatrique d'un hôpital, le narrateur (Maxime, si l'on veut), dans la jeune vingtaine, se souvient de l'événement qui a bouleversé sa vie et inspiré sa décision d'y mettre fin. Marie-Hélène, sa compagne, l'a trompé. Très méthodiquement, le récit explore le passé qui a mené à cette trahison, laquelle s'avère finalement justifiée puisque Maxime a d'abord trompé Marie-Hélène avec Roxane et qu'il lui a même suggéré de prendre un amant ! D'autre part, la relation de Maxime et de Marie-Hélène ne fait que reproduire dans le présent celle du grand-père Moutier, Lucien, et d'Aline, sa femme, courtisée par un notable de la commune où ils vivaient (en France). Le présent est déterminé par un passé vers lequel le narrateur remonte avec beaucoup d'art, produisant une histoire d'une grande cohérence, beaucoup trop composée pour être un simple témoignage.

Tout cela est très fort et servi par une écriture sobre, efficace, d'une élégance discrète et d'une intelligence soutenue. Le narrateur ne fait, heureusement, aucun effort pour se montrer aimable (notamment à l'égard du Québec où il est né, de parents français), et il aboutit régulièrement à des aperçus prenants et surprenants, sur lui-même et sur le monde qui l'entoure. La psychologie de l'amour tel que vécu par les jeunes, aujourd'hui, s'en trouve magnifiquement — et dramatiquement — éclairée.

Le présent antérieur

Imaginez que votre vie actuelle est entièrement déterminée par une histoire que vous avez vécue longtemps auparavant, dans une vie antérieure. Les rapports que vous avez avec votre moderne mari A..., archéologue, se calquent peu à peu sur ceux que vous aviez, étant princesse, avec votre serviteur S... (Vous aurez noté que la profession ou fonction sociale *donne* au nom l'initiale qui le désigne.) Et vous ne pouvez faire autrement que de revivre par la pensée l'amour problématique qui vous liait à votre esclave, tout en entraînant votre raisonnable époux dans vos démêlés avec le passé.

Cette fable, où sont télescopées deux époques, transpose sans doute en partie la situation de l'auteure, qui est née à Shanghai et y a fait ses études avant de venir s'établir à Montréal où elle a commencé à écrire en français. Le hiatus spatial devient, dans le roman, un hiatus temporel.

Cette histoire est entièrement portée par une écriture étonnante, admirable, qui en fait ressortir la dimension terriblement inquiétante. À cet égard, malgré ce qui sépare deux imaginaires d'écrivain aussi différents, l'un québécois et l'autre oriental, on pourrait établir un rapprochement avec l'univers fascinant et glacé d'une Martine Desjardins⁵.

Le lecteur a l'impression que l'histoire est racontée du point de vue absolu de quelqu'un qui serait au-dessus du présent et du passé, dans ce « royaume de tous les temps » (p. 41) où les époques se confondent, ce « monde de tous les temps [où] règne une logique dont les lumières illumineront toutes les vies » (p. 132). Il faut, en effet, un tel point de vue, dément ou divin, pour décrire la vie d'autrefois (qui charme le lecteur par ses côtés

« Mille et une nuits ») et la vie présente avec une telle acuité d'observation et d'ironie, une sorte d'humour dévastateur jamais en repos, qui ne laisse rien subsister derrière lui. La critique est bien plus que sociale, elle est métaphysique, elle fait partout apparaître les grinçants arrièrmondes. Si l'on fait le lien entre les vies antérieures et l'éternel retour, l'on peut encore parler, comme pour Noël Audet, d'une fable nietzschéenne (donc *moderne*), qui célèbre tour à tour le maître et l'esclave pour mieux soumettre l'un et l'autre à la torture du même rire, à la fustigation d'une égale poésie satanique.

Satan, ou plutôt le diable⁶ (qui est universel) revient, dans un Québec qui croyait s'en être libéré, et il a des attraits que n'ont jamais pu rêver nos braves chrétiens locaux.



1. Milan Kundera, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p. 171 et *passim*.

2. Montréal, Québec/Amérique, 1988, 540 p.

3. Montréal, Québec/Amérique, 1992, 270 p.

4. Montréal, Québec/Amérique, 1995, 206 p.

5. Martine Desjardins, *Le cercle de Clara*, Montréal, Leméac, 1997, 216 p. Voir mon compte rendu dans *Lettres québécoises*, n° 89, p. 20-21.

6. « C'est que j'étais d'une beauté diabolique [explique la narratrice à son serviteur]. J'étais un diable. N'ayez pas peur, le rassurai-je, mes yeux n'ont pas d'âme. » (p. 31)



Maxime-Olivier Moutier
*Marie-Hélène
au mois de mars*
roman d'amour



intelligence soutenue. Le narrateur ne fait, heureusement, aucun effort pour se montrer aimable (notamment à l'égard du Québec où il est né, de parents français), et il aboutit régulièrement à des aperçus prenants et surprenants, sur lui-même et sur le monde qui l'entoure. La psychologie de l'amour tel que vécu par les jeunes, aujourd'hui, s'en trouve magnifiquement — et dramatiquement — éclairée.

Le présent antérieur

Imaginez que votre vie actuelle est entièrement déterminée par une histoire que vous avez vécue longtemps auparavant, dans une vie antérieure. Les rapports que vous avez avec votre moderne mari A..., archéologue, se calquent peu à peu sur ceux que vous aviez, étant princesse, avec votre serviteur S... (Vous aurez noté que la profession ou fonction sociale *donne* au nom l'initiale qui le désigne.) Et vous ne pouvez faire autrement que de revivre par la pensée l'amour problématique qui vous liait à votre esclave, tout en entraînant votre raisonnable époux dans vos démêlés avec le passé.

Cette fable, où sont télescopées deux époques, transpose sans doute en partie la situation de l'auteure, qui est née à Shanghai et y a fait ses études avant de venir s'établir à Montréal où elle a commencé à écrire en français. Le hiatus spatial devient, dans le roman, un hiatus temporel.

Cette histoire est entièrement portée par une écriture étonnante, admirable, qui en fait ressortir la dimension terriblement inquiétante. À cet égard, malgré ce qui sépare deux imaginaires d'écrivain aussi différents, l'un québécois et l'autre oriental, on pourrait établir un rapprochement avec l'univers fascinant et glacé d'une Martine Desjardins⁵.

Le lecteur a l'impression que l'histoire est racontée du point de vue absolu de quelqu'un qui serait au-dessus du présent et du passé, dans ce « royaume de tous les temps » (p. 41) où les époques se confondent, ce « monde de tous les temps [où] règne une logique dont les lumières illumineront toutes les vies » (p. 132). Il faut, en effet, un tel point de vue, dément ou divin, pour décrire la vie d'autrefois (qui charme le lecteur par ses côtés

« Mille et une nuits ») et la vie présente avec une telle acuité d'observation et d'ironie, une sorte d'humour dévastateur jamais en repos, qui ne laisse rien subsister derrière lui. La critique est bien plus que sociale, elle est métaphysique, elle fait partout apparaître les grinçants arrièrmondes. Si l'on fait le lien entre les vies antérieures et l'éternel retour, l'on peut encore parler, comme pour Noël Audet, d'une fable nietzschéenne (donc *moderne*), qui célèbre tour à tour le maître et l'esclave pour mieux soumettre l'un et l'autre à la torture du même rire, à la fustigation d'une égale poésie satanique.

Satan, ou plutôt le diable⁶ (qui est universel) revient, dans un Québec qui croyait s'en être libéré, et il a des attraits que n'ont jamais pu rêver nos braves chrétiens locaux.



1. Milan Kundera, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p. 171 et *passim*.

2. Montréal, Québec/Amérique, 1988, 540 p.

3. Montréal, Québec/Amérique, 1992, 270 p.

4. Montréal, Québec/Amérique, 1995, 206 p.

5. Martine Desjardins, *Le cercle de Clara*, Montréal, Leméac, 1997, 216 p. Voir mon compte rendu dans *Lettres québécoises*, n° 89, p. 20-21.

6. « C'est que j'étais d'une beauté diabolique [explique la narratrice à son serviteur]. J'étais un diable. N'ayez pas peur, le rassurai-je, mes yeux n'ont pas d'âme. » (p. 31)



MARC
VEILLEUX
IMPRIMEUR INC.

1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville, Qc J4B 7G4
Tél.: (514) 449-5818 • Fax: (514) 449-2140

Ying Chen